

## Production dialogique du sens et travail du praxème

Bernard Gardin

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3517>

DOI : [10.4000/praxematique.3517](https://doi.org/10.4000/praxematique.3517)

ISSN : 2111-5044

### Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

### Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1986

Pagination : 32-48

ISSN : 0765-4944

### Référence électronique

Bernard Gardin, « Production dialogique du sens et travail du praxème », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 6 | 1986, document 2, mis en ligne le 01 janvier 2015, consulté le 09 avril 2021. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3517> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.3517>

---

Bernard GARDIN  
 U.A. 1164 - IRED  
 Université de Rouen

---

PRODUCTION DIALOGIQUE DU SENS ET TRAVAIL DU PRAXÈME

INTRODUCTION

Le jeudi 1er juin 1978 au soir, les travailleurs de l'équipe de nuit de l'usine Renault de Cléon (Seine-Maritime) décident, à la suite d'un vote, d'occuper l'usine et l'occupent effectivement le soir même. En même temps qu'ils posent un nouvel acte dans le conflit qui depuis un mois se développe à l'usine de Cléon, ils lancent dans l'univers discursif de l'entreprise et des médias un praxème au programme de sens très chargé et que l'actualité sociale vient déjà de réactualiser puisque l'atelier des "grosses presses" de l'usine Renault de Flins est déjà occupé depuis le 19 mai. Le samedi 10 juin, au petit matin la police intervient à Cléon à la demande de la direction et fait évacuer l'entreprise.

Pendant la seconde quinzaine de juin, l'auteur de l'article, qui effectue des interviews à Cléon, est évidemment amené à poser des questions sur l'occupation, questions non naïves puisqu'il arrive déjà muni de toute une culture journalistique sur les événements, culture dans laquelle le chiffrage du nombre des occupants tient une place importante dans le rapport qu'il entretient avec l'évaluation de l'événement. Au cours des interviews qu'il réalise essentiellement en milieu syndical, des nombres allant de 30 à 1500 occupants lui sont fournis, avec des discours accompagnant-justifiant ces nombres, discours qui l'amènent à s'intéresser au fonctionnement du praxème occup dans cette période.

L'étude qui suit extrait d'un travail plus vaste sur occup deux analyses d'interviews émanant de deux militants de la C.G.T. qui évaluent positivement l'occupation, c'est-à-dire qui se différencient dans l'ensemble du milieu syndical, et à l'intérieur de la C.G.T., d'autres interviewés qui portent des jugements très négatifs sur le conflit. Au cours de ces entretiens, l'interviewer a fait état de ce qu'on lui avait dit ou de ce qu'il avait lu : qu'il y aurait une cinquantaine d'occupants ;

cette évaluation étant bien entendu l'équivalent d'un jugement d'échec sur le mouvement. L'interviewer doit à sa qualité d'enseignant-chercheur et à son appartenance à une grande centrale syndicale de ne pas avoir été renvoyé sur le champ avec son magnétophone et ses chiffres fantaisistes mais d'avoir été considéré comme un véritable interlocuteur.

Dans les deux discours étudiés nous nous intéressons essentiellement aux stratégies mises en oeuvre pour rectifier le discours de l'interviewer et plus profondément pour sortir de la problématique du chiffrage, c'est-à-dire d'un schéma simpliste d'analyse d'un fait social, schéma dominant dans les médias, chez les adversaires de l'occupation, dominant aussi à cette date chez l'interviewer.

### 1 . DIALOGISME ET TRAVAIL SUR LE PRAXEME

L.TO ..., affûteur, est un militant C.G.T. qui bénéficie d'un fort capital de sympathie tant dans l'entreprise que dans le syndicat. C'est un homme de paroles qui au cours de l'interview valorisera l'importance du contact oral avec les travailleurs, valorisation qui n'est pas une compensation au fait qu'il était *mauvais en français* à l'école mais qu'il argumente. Pour lui le syndicat devrait produire moins d'écrits :

*Moi je trouve qu'un moyen efficace pour d'abord essayer de lancer un climat, réchauffer un atelier, c'est la discussion alors moi pour moi, c'est primordial ; discuter avec les gars même les écouter mais discuter avec même quitte à se faire un peu rentrer dedans, au contraire ça permet au moins la discussion, même si on se fait engueuler ça permet au moins la discussion puis même si on se fait engueuler on dit au gars : "Bon ben minute hein, laisse-moi causer je vais t'expliquer puis après tu vas me dire ce que tu penses" mais je trouve qu'on discute pas assez dans les ateliers d'ailleurs on n'a peut-être pas assez de temps c'est vrai, mais il y a des ateliers qu'on discute pas assez, les gars sont ... à part les tracts oui, les tracts c'est bien, oui c'est une manière de s'informer de ... mais moi la discussion c'est vraiment important.*

La réalisation de l'interview a été facile. L.TO ... n'a pas besoin d'être abondamment sollicité pour parler mais il ne s'agit pas là de "bavardage" ; à plusieurs reprises, il demande à l'interviewer de préciser ses questions. Nous nous intéresserons maintenant à la partie de l'enregistrement qui concerne l'occupation, que nous fournissons ci-dessous (dans cette "transcription", comme dans la suivante, ne travaillant pas sur

des faits phonétiques, et pour faciliter la lecture, nous avons normalisé certaines prononciations).

I - et pendant l'occupation combien ont occupé ? une cinquantaine ?  
 L. TO... - Pour moi il y a eu quinze cents gars qui ont venu occuper, il y en a c'est une heure il y en a c'est une demi-journée il y en a c'est une journée il y en a d'autres ça a été trois jours , il y en a d'autres ça a été tout le temps, mais il y a eu une moyenne de quinze cents gars qui ont participé à l'occupation ... pour moi le gars qu'est rentré dans l'usine au moment de l'occupation c'était un gars qui occupait automatiquement, même s'il était pas conscient qu'il fallait qu'il revienne occuper, mais il l'a toujours fait au moins une fois et là disons moi je dis qu'il y a eu au moins quinze cents gars ... oui ça paraît quand même assez ... évidemment des gars qui occupaient vraiment à temps complet presque disons qu'il y a eu environ trois cents gars quoi peut-être ... enfin c'est un chiffre ... mais il y a eu quand même quinze cents gars qui ont participé à l'occupation d'une manière ou d'une autre soit en une heure soit en trois heures soit en plus ... parce que pour le problème de l'occupation il y a quand même des choses qu'il faut essayer d'analyser, il y a le gars qui venait facilement, bon sa femme travaillait, il est assez libre il vient facilement il était pour l'occupation mais sa femme travaillait, ils mettaient les gamins en nourrice, vu qu'il travaillait pas il disait "Moi je vais garder les gamins je vais pas payer la nourrice", il y a l'autre gars et ça il faut quand même en tenir compte il y a certains gars qui venaient pas parce que leur femme ne ... disons ils se faisaient engueuler parce que les femmes elles étaient pas d'accord avec eux ou bon ben ... et puis des fois on veut pas briser le ménage ou c'est ... faut en tenir compte de tout ça, ce qui fait qu'il y avait eu un effritement après c'est vrai.

Ce qui m'a tout d'abord frappé dans cet extrait d'entretien, c'est la passion avec laquelle le locuteur parle de l'occupation, le désir de persuasion qui s'y manifeste et la logique de l'argumentation. En tant qu'interviewer neutre j'aurais pu face à ce discours répondre : "Je n'en peux mais" ou "Pourquoi me dis-tu cela à moi !" ; en d'autres termes, opposer à ce discours les maximes établies par Grice et notamment celles relatives à la quantité d'information à fournir en réponse à une question ; mais il est de fait que je ne suis pas ici considéré comme un simple linguiste mais plutôt comme un pair ou un allié potentiel. C'est tout d'abord en tant que discours argumenté que nous allons étudier cet extrait.

Il s'agit pour le locuteur de rendre acceptable une certaine proposition à savoir : "quinze cents ouvriers ont occupé l'usine", acceptable spécifiquement pour l'interlocuteur qui a avancé le chiffre d'une cinquantaine d'occupants, chiffre non provocateur de son point de vue mais correspondant à une évaluation qui lui avait été fournie.

Il s'agit pour l'interviewé d'affirmer une proposition P : quinze cents personnes-occuper en opposition à la proposition Q avancée par l'interviewer, la différence portant sur le quantificateur. L'opposition P/Q ne relève pas de la logique formelle mais de la logique naturelle : 50 s'oppose à 1500 comme s'opposent les propositions profondes : "l'occupation a été une action de masse donc un succès" / "l'occupation a été un mouvement minoritaire, un échec" . Qu'il y ait ici argumentation et non simplement affirmation de P et / ou disqualification de l'auteur de Q montre que l'interviewé considère l'interviewer comme faisant partie avec lui d'une même communauté clivée sur un point précis et dont il faut faire disparaître le clivage.

*Pour moi il y a eu quinze cents gars qui ont venu occuper.*

P est avancée dès l'abord se juxtaposant à Q qui a été proposée par l'interviewer (stratégie différente de celle qui consisterait à "remonter au déluge" avant d'annoncer P ; on pourrait décrire la stratégie choisie comme une résistance frontale à la pression exercée par l'évaluation fournie par l'interlocuteur). L'énonciation de P, opaque, a une distance faible et une tension forte. P s'oppose à Q par le quantificateur (50/1500), l'énonciation (pour moi / \* pour vous) et par la présence d'une modalisation (occuper / venir occuper).

Suit une justification en extension de P. On a alors l'énumération des catégories qui sont *venues occuper*, catégories qui ne diffèrent que sur la durée de l'occupation : *une heure / une demie-journée / une journée / trois jours / tout le temps.*

*Mais il y a eu une moyenne de quinze cents gars qui ont participé à l'occupation.*

Dans cette réalisation P2 de P, occup- est réalisé sous la forme nominale, c'est-à-dire essentialisatrice ; on trouve toujours une modalisation (participer à l'occupation) mais plus impliquante que la précédente pour les acteurs concernés. Cette nouvelle réalisation de P était devenue nécessaire de par les contre-arguments que pourrait tirer un interlocuteur de l'énumération précédente, contre-arguments du type : "ils n'étaient pas quinze cents à occuper puisqu'ils n'étaient pas là tous ensemble". C'est donc à ces contre-arguments non explicités mais qu'atteste le mais que répond P :

"l'expression P MAIS Q présuppose que la proposition P peut servir d'argument à une certaine conclusion R non formulée et que la proposition Q est un argument qui annule cette conclusion" (DUCROT et alii, 1980, p. 97).

Cette phase de l'argumentation est par ailleurs un sophisme en bonne logique puisque le praxème moyenne y est employé d'une manière impropre (moyenne semble appelé ici par l'énumération précédente, les énumérations appelant souvent des synthèses sous forme de moyenne, mais ici c'est une sommation qui est effectuée). Enfin, P2 n'est pas modalisée au niveau de son énonciation et se présente comme une proposition universelle issue du calcul arithmétique.

*Pour moi le gars qui est rentré dans l'usine au moment de l'occupation c'était un gars qui occupait automatiquement même s'il était pas conscient vraiment qu'il fallait qu'il revienne occuper mais il l'a toujours fait au moins une fois.*

Nous symboliserons par PP la proposition : [entrer dans l'usine une fois = occuper]. Nous arrivons ici au principe du calcul, par l'énoncé d'une définition en compréhension de structure syntaxique classique (tout x ayant la propriété y est z) et qui fonctionne comme condition suffisante. Cependant si la syntaxe est celle des énoncés logiques universels, la distance est faible, la tension et l'opacité sont fortes ; cette combinaison valorise la position du locuteur qui exhibe ainsi son adéquation personnelle à l'universel ; adéquation accentuée par la modalisation automatiquement qui portant à la fois sur l'énoncé et sur l'énonciation exprime la nécessité et de l'énoncé et de l'énonciation. Quand à la seconde partie de la séquence, elle pointe essentiellement la valeur de condition nécessaire de cette proposition qui avait d'abord été présentée comme condition suffisante.

*Et là disons, moi je dis qu'il y a eu au moins quinze cents gars.*

Cette séquence (P3) constitue la conclusion du syllogisme dont la majeure vient d'être énoncée et dont la mineure manque (elle serait : "or il y a quinze cents gars qui ..."). Si P2 était une réalisation de P résultant d'un comptage empirique, P3 résulte d'un raisonnement logique. Son énonciation est à la fois personnelle et universelle : *et là disons, moi je dis* ; par cette nouvelle manifestation de l'adéquation du sujet énonciateur avec le sujet logique universel, la position du locuteur se trouve renforcée. Du coup, le quantificateur se trouve modalisé (*au moins*) d'une manière qui montre que la logique donne de P une expression plus forte encore que le comptage empirique, force dont l'énonciateur montre qu'il ne cherche pas à l'utiliser, puisqu'il reste dans la litote.

Soutenue par le comptage empirique et la déduction logique, P se trouve dotée d'une telle force qu'elle échappe à son énonciateur, que celui-ci peut la considérer comme un fait extérieur à lui-même et donc il peut même s'étonner dans un rapport vraiment dialogique à son énoncé :

*Oui ça paraît quand même assez ...*

P est donc passée du statut de proposition personnelle à celui de proposition universelle ou plus exactement à celui de constat de la réalité, extérieur au locuteur. Et c'est cette réalité que le locuteur peut alors commenter (*ça paraît assez*).

*Evidemment, des gars qui occupaient vraiment, à temps complet, presque, disons qu'il y a eu environ trois cents gars quoi, peut-être, enfin c'est un chiffre*

Nous nous trouvons devant la première réalisation explicite de Q, et qui n'est pas niée bien au contraire puisque nettement assumée, ou plus exactement qui bénéficie de l'assentiment du locuteur (*évidemment*). La contradiction n'est qu'apparente : tout se joue sur occup-. Il s'agit de dire cette fois combien occupaient *vraiment, à temps complet presque*. La modalisation très redondante qui porte sur occuper nous indique que tout en signifiant qu'il s'agit là d'un emploi légitime, normé, du mot, le locuteur dénonce cet emploi comme non-conforme à l'usage, un emploi finalement particulier. Et ce n'est seulement que dans ce type d'emploi particulier, puriste en quelque sorte, que l'on peut dire que trois cents personnes ont occupé l'usine. Mais cette proposition est d'un faible intérêt ; d'où les modalisations sur le quantificateur signifiant la faible pertinence du chiffre : *environ ... peut-être* ; et enfin la dénonciation de l'aspect arbitraire de celui-ci : *enfin c'est un chiffre*. De même que *occuper vraiment à temps complet* est dénoncé comme mot, *trois cents* est dénoncé comme *chiffre*.

Q n'est donc pas niée ni disqualifiée par référence à ses énonciateurs mais disqualifiée au niveau de son rapport au réel. Le locuteur lui reconnaît une vérité à l'intérieur d'une problématique purement formelle, à l'intérieur d'une certaine manière puriste voire sophistiquée de parler. Il existe donc un domaine dans lequel Q est vraie mais ce domaine est de peu d'intérêt pour le locuteur. Par contre P est pertinente dans son rapport à la réalité.

La preuve en est que la séquence suivante réaffirme de nouveau P : P4 en insistant sur sa valeur de constat :

*Mais il y a eu quand même quinze cents gars qui ont participé à l'occupation d'une manière ou d'une autre, soit en une heure, soit en trois heures, soit en plus.*

Face à Q, P est donc reposée dans son irréductibilité, irréductibilité doublement signifiée : par le mais et par quand même qui joue le rôle de producteur d'effet de réel, d'un réel qu'aucun sophisme linguistique ou arithmétique ne peut annuler et qui est cette fois énoncé avec une distance forte.

Mais le locuteur ne se suffit pas de cette coexistence hiérarchisée de P et de Q, il va dans la suite de son intervention montrer en quoi son emploi du praxème occup- est plus efficace concernant l'analyse de cette occupation particulière que l'emploi puriste, faisant preuve une fois de plus d'une véritable passion dialogique.

*Parce que pour le problème de l'occupation il y a quand même des choses qu'il faut essayer d'analyser.*

Cette fois, c'est la coexistence de P et de Q qui est affrontée et qui transforme l'occupation en *problème* qu'il faut analyser. Si cette séquence débute par un parce que, la proposition à laquelle se rattache cette causale ainsi introduite n'est pas explicitée ; on propose de la gloser ainsi : "s'il existe différents emplois de occuper et par là différents comptages inconciliables, c'est parce que nous n'avons pas suffisamment analysé le phénomène complexe de l'occupation". Et c'est à un interlocuteur considéré comme appartenant à la même communauté que l'injonction à réfléchir s'adresse. P et Q ayant été admises l'une et l'autre, et du coup une communauté énonciative ayant été constituée, les énoncés qui suivent n'ont plus l'opacité polémique qui caractérisait le début de la réplique (*pour moi*).

Au cours de l'analyse du problème, l'interviewé recourt de nouveau à la figure de l'énumération : *il y a le gars qui venait ... il y a le gars qui était pour l'occupation ... il y a le gars ... il y a certains gars qui venaient pas* ; répétition qui nous semble significative d'une très forte sensibilité à la complexité sociale et que l'on pourrait rapprocher de la forte fréquence spécifique du et, caractéristique du discours de la C.G.T. au niveau confédéral, que les auteurs de La Parole Syndicale attribuent notamment au souci d'effectuer des inventaires minutieux, de rendre compte de la diversité du social (p. 185). Mais c'est surtout le nouveau déplacement énonciatif qu'effectue le locuteur qui va nous intéresser ici. Alors qu'il a été très actif pendant l'occupation, et qu'il fera partie de la première charrette de ceux que la direction sanctionnera par suppression d'une prime (ce qui amènera ses collègues de travail à lancer une collecte qui fera boule de neige dans l'usine), ici l'interviewé va prêter sa voix à ceux qui n'ont pas occupé dans des séquences de discours direct et de



discours indirect libre, allant même jusqu'à assumer totalement leurs raisons :

*Vu qu'il travaillait pas il disait "Moi je vais garder les enfants je vais pas payer la nourrice" (...) des fois on veut pas briser le ménage.*

Les particules énonciatives telles bon , ben , disons contribuent aussi pour leur part à la construction de ce discours qu'on serait tenté de qualifier d'unanimiste, dans les limites de la classe. Par cette procédure énonciative, les non-participants se trouvent rattachés aux occupants ; le discours refuse la scission et reconstitue l'unité du groupe. Notons que c'est parallèlement à un élargissement de la réalité sociale considérée, une expansion du domaine recouvert par le problème de l'occupation qui inclut maintenant le réel extérieur à l'usine, y compris la vie privée, que cette procédure énonciative se manifeste.

Enfin, preuve de ce travail énonciatif, la conclusion de la séquence :

*ce qui fait qu'il y avait eu un effritement après, c'est vrai.*

Nous trouvons ici comme un écho - mais sur une thématique inverse, à la séquence *oui ça paraît quand même assez ...* De nouveau le locuteur réagit à son propre discours (plus exactement, au discours des non-participants dont il se fait l'énonciateur). Ce qui l'amène à acquiescer partiellement aux propositions qui évaluent négativement l'importance de l'occupation, propositions qui ne sont pas réexplicités ici mais qui sont celles avec lesquelles l'interviewé continue à dialoguer.

Avec cet extrait nous nous trouvons face à un discours véritablement polyphonique et surtout dialogique au sens où cette réplique n'est pas étroitement orientée vers un interlocuteur qui serait étiqueté, réduit à "une place communicationnelle", d'un locuteur à qui il faudrait simplement apporter la bonne réponse. Un dialogisme qui, faisant entrer dans le discours un ensemble d'énonciateurs différents du locuteur, n'aboutit pas à une "victoire" du locuteur sur ces différents énonciateurs (qui ne seraient alors que des faire-valoir purement rhétoriques) ni à un abandon par le locuteur de ses "positions" mais à la production d'énoncés problématisant, approfondissant l'analyse du réel.

"Le langage ne peut être relié aux choses s'il n'est arrimé simultanément par la relation interpersonnelle" (F. Jacques, 1985, p. 218), qui ajoute, d'une manière plus parlante, qu'il en est de la parole comme "pour la vision binoculaire : l'action conjointe des deux yeux est indispensable pour donner l'information perceptive d'une dimension supplémentaire, celle de la profondeur et du relief". Mais dans la parole, c'est plusieurs yeux qui peuvent être convoqués pour percevoir les

profondeurs de l'espace social. Enfin ce dialogisme véritable n'est pas pour rien dans le travail qu'effectue TO ... sur le praxème occup - et dans la déconstruction-reconstruction du code nécessaire à une meilleure appréhension du réel.

## 2 - LE DIALOGISME DES STRUCTURES NARRATIVES

Nous allons maintenant nous intéresser à un passage de l'interview du secrétaire C.G.T. du Comité d'entreprise, TA ... qui est aussi prêtre-ouvrier. L'interview a eu lieu dans le bureau qu'occupe TA ... au C.E.. La conversation a été extrêmement intéressante mais souvent interrompue par des coups de téléphone et des entrées de militants dans le bureau ; mais après chaque interruption TA ... reprenait directement le thème de l'interview ; c'est ainsi que la question portant sur l'importance de l'occupation a été séparée de la réponse par une interruption assez longue, aussi si TA... ne redémarre pas sur une proposition évaluant le nombre des occupants est-il difficile d'attribuer ceci à une stratégie conversationnelle ou tout simplement au fait que l'interviewé se souvient du thème général de la question mais n'est plus sous la prégnance syntaxique de celle-ci.

*Une occupation amène à prendre des responsabilités importantes, il y a des gars qu'on a découverts qui ont prouvé ce qu'ils pouvaient ; une grève fait apparaître des degrés différents d'engagement des travailleurs. Tu as bien sûr ceux qui sont militants, qui essaient de prendre au maximum leurs responsabilités vingt quatre heures sur vingt quatre, tu as des militants, tu as des syndiqués, ou même des non syndiqués, qui sont derrière les grilles, derrière les grilles de l'usine, hein, qui sont venus quotidiennement, d'une fidélité incroyable, c'est une forme maximum d'engagement, tu as des travailleurs, y compris des travailleurs immigrés surtout des sénégalais, surtout des sénégalais. Bon ... ensuite tu as une partie de travailleurs qui venaient quotidiennement devant l'usine, qui n'y restaient pas mais qui étaient avec nous, euh, parce qu'ils avaient d'autres problèmes, problèmes familiaux, problèmes d'argent et cetera quoi, et puis enfin tu avais un certain nombre de travailleurs qui restaient chez eux mais c'est pas pour ça qu'ils étaient contre nous la preuve c'est qu'au retour, là, quand on nous a sucré les primes, eh bien, il y a énormément de travailleurs syndiqués ou non qui ont participé à ... pour que les militants ou non à qui on avait sucré la prime puissent en avoir une partie, tu vois, c'est donc que les gars étaient de plein coeur avec nous.*

Nous avons vu dans l'interview de TO... que prouver la réussite de l'action allait de pair avec un travail sur le praxème lui-même ; dans le passage précédent, le point de vue sur l'action est du même type mais la stratégie est différente et nous la caractériserons d'abord par ces différences.

- Il n'y a pas de bataille sur le terme ; occupation n'apparaît qu'une seule fois, en situation de générique (*une occupation*) et est remplacé ensuite par *grève*.

- Il n'y a pas véritable dialogisme avec l'interlocuteur : les tu qui interpellent l'interviewer : *tu as des militants, tu as des syndiqués, ensuite tu as une partie des travailleurs, enfin tu avais*, ces tu sont plutôt des tu génériques relevant d'une stratégie didactique - à preuve le dernier tu de *tu vois c'est donc*.

- Il n'y a pas non plus dialogisme avec les autres discours. Si, comme TO... d'autres énonciateurs apparaissent posés comme distincts du locuteur, leurs énoncés sont niés (et non intégrés) :

- *c'est pas pour ça qu'ils étaient contre nous*

(réponse à : "ils étaient contre nous") ;

- *c'est donc que les gars étaient de plein coeur avec nous.*

(réponse à : "ils n'étaient pas de plein coeur avec nous").

Pour TA... c'est en tant que révélateur d'hommes et d'hommes sur qui on pourra miser que le conflit est évalué : *il y a des gars qu'on a découverts, qu'ont prouvé ce qu'ils pouvaient* . Et c'est la parabole des ouvriers de la onzième heure qui informe le discours de TA... (peut être même mêlée à celle des talents), d'où le didactisme que nous avons repéré dans les tu .

L'ensemble des travailleurs est alors réparti selon une structure à la fois hiérarchisante et égalisatrice. Comme le maître de la parabole, la grève appelle les travailleurs qui se présentent dans le texte en cortège : *militants, syndiqués, non syndiqués, travailleurs, y compris des travailleurs immigrés, surtout des Sénégalais, une partie des travailleurs, un certain nombre de travailleurs* . Chaque catégorie est caractérisée par une certaine occupation de l'espace : *derrière les grilles, devant l'usine, chez eux* ainsi que par un certain rapport au temps de l'occupation : *24 h sur 24, quotidiennement* , et pour la dernière catégorie, *au retour, là, quand on nous a sucré les primes* , lorsque les ouvriers de la onzième heure rejoignent ceux de la première. Enfin chaque catégorie est caractérisée par une forme spécifique mais toujours maximum d'engagement (c'est par là qu'il y a égalisation). Les militants prennent *au maximum leurs responsabilités* , les syndiqués et non syndiqués qui

venaient quotidiennement sont *d'une fidélité incroyable*, manifestent *une forme maximum d'engagement*. Enfin ceux qui ne sont pas venus pendant l'occupation ont prouvé en donnant à la collecte qu'ils étaient *de plein coeur avec nous*.

*Fidélité incroyable, plein coeur* : deux syntagmes qu'il est tentant de verser à la culture spécifique de ce prêtre-ouvrier, culture que la structure de la parabole ici mobilise.

On peut maintenant comprendre pourquoi la problématique de chiffrage n'intéresse pas TA... dans la mesure où, quel que soit le chiffre, celui-ci cliverait toujours la communauté des travailleurs alors qu'ici le discours l'unifie dans sa diversité (à la fin de cette séquence c'est l'ensemble des travailleurs qui a d'une manière ou d'une autre adhéré au mouvement). Le recours à la parabole comme modèle structurant d'un fait social permet ici, notamment par la cohérence que ce modèle donne au récit (peut-être aussi par la mobilisation du souvenir chez l'interlocuteur) d'argumenter sans exhiber d'argumentation. C'est, nous semble-t-il, l'efficace spécifique de la parabole qui est ici utilisé au point de marquer le récit lui-même dans son actualisation.

En effet, après un début caractérisé par une saisie universalisante manifestée par l'emploi de l'article indéfini : *une occupation, une grève, des travailleurs, des militants, des syndiqués, des non syndiqués* et le présent atemporel : *ceux qui sont militants, qui essaient, qui sont* ; après ce début, intervient une saisie particularisante contrainte par le praxème grilles (*les grilles*) sur-particularisé par *les grilles de l'usine* ; la spécificité topographique de l'entreprise empêchant la continuation du discours généralisant. La saisie généralisante reprend cependant ensuite : *tu as des travailleurs, tu as une partie des travailleurs*, mais cette énonciation est de nouveau rompue par l'imparfait : *qui venaient, qui n'y restaient pas* ; l'événement est alors, jusqu'à la fin de la séquence, saisi de manière particularisante, situé dans un temps antérieur à l'énonciation, et mettant en scène des acteurs définis : *les militants, les gars*. Cette saisie particularisante atteint même les formules didactiques : *tu as passé à tu avais*.

Une grande part de la force argumentative du discours de TA... nous semble venir de cet accrochage de la narration d'un événement particulier à une narration exemplaire générale, l'événement particulier bénéficiant de la force argumentative de la narration exemplaire.

Si nous avons noté l'absence de dialogisme avec l'interlocuteur et avec d'autres énonciateurs contemporains, par contre nous pouvons parler de production dialogique de sens de par le dialogue qui s'institue

discursivement entre la structure de la parabole et la structure de l'analyse syndicale. Dialogisme au sens où, nous venons de le voir, deux univers lexicaux et deux structures de récit s'affrontent dans un même discours, constituant un sens nouveau.

Ce dialogisme propre à ce discours n'est-il pas proche de celui que nous pouvons repérer dans les séquences suivantes extraites du même interview, même si nous n'acquiescons pas à certaines des évaluations négatives que le locuteur donne de sa situation ?

*Pour ça tu vois, parler la même langue, pour moi tu peux pas savoir le résonnement qu'ça peut avoir, parce que justement en revenant au boulot pour moi après le stage que j'ai fait à l'extérieur si tu veux, eh bien c'était une des raisons pour lesquelles je suis revenu au boulot, parce que, parce que j'avais conscience de ne plus parler la même langue, tu vois et ça c'est très important parce que pour parler la même langue il faut presque partager la même vie or en partageant la vie de travail tu retrouves un langage, tu vois, c'est-à-dire que tu n'es plus extérieur, de par les mêmes contraintes de par le même carcan, tu vois eh bien obligatoirement il y a un phénomène disons presque d'incarnation, tu fais partie du milieu (...) J'ai conscience d'être un peu importé en ce sens que d'origine ouvrière de par ma famille mais de par les études que j'ai pu faire, je ne dis pas que j'ai changé de milieu mais euh je dois regretter d'une certaine façon que ces passages que j'ai dû faire dans certains établissements m'aient pratiquement contraint quoi à presque un autre langage, ce qui fait que autant je me sens de plain-pied avec les travailleurs et les militants au niveau du travail, au niveau du contact mais disons que euh au niveau de l'instinctif par rapport aux événements, aux réactions eh bien je sens que là j'ai toujours à apprendre alors pour ce qui est du langage là encore j'ai conscience malgré moi d'utiliser un jargon hein qui par certains mots, certaines expressions parfois déroute les copains, ça m'échappe parfois, en réunion, en conversation hein, j'y peux rien les copains me comprennent bien, ils me prennent pour ce que je suis, tu vois, mais je le constate.*

#### CONCLUSION

Rappelons que ces deux analyses sont extraites d'un travail plus vaste portant sur le fonctionnement du praxème occup- à travers un corpus d'interviews et de tracts obtenus dans la même entreprise. Si nous avons ici sélectionné ces deux interviews, c'était surtout pour mettre en valeur

les formes différentes mais tout aussi exemplaires de dialogismes qu'elles manifestent et qui participent à la construction de deux analyses du réel extrêmement proches, analyses qui sont toutes deux à leur niveau des productions par le discours de l'unité de la classe. Dans l'interview de TO.... le locuteur est traversé par les divers discours qui circulent sur l'occupation, discours dont l'interviewer est le support accidentel, discours du locuteur lui-même, discours que le locuteur articule à partir d'un travail explicite sur le praxème. Dans l'interview de TA...., nous avons montré comment derrière le didactisme de la structure communicationnelle dialoguent deux structures narratives. Enfin dans les deux cas nous avons eu cette irremplaçable impression dont il est temps de remercier les interviewés, d'assister-participer à de la production de sens, d'un sens nouveau dépassant la problématique du comptage des *occupants*, que ce comptage soit favorable ou défavorable aux initiateurs de l'action, à un fonctionnement langagier dérégulant, plaçant comme enjeu fondamental de sa pratique le rapport au réel.

#### BIBLIOGRAPHIE

- J.M. Barbéris, F. Gardès-Madray, R. Lafont, P. Siblot, Terminologie praxématique, Cahiers de praxématique n° 3, Montpellier, 1984.
- A. Bergounioux, M. Launay, R. Mouriaux, J.P. Sueur, M. Tournier, La parole syndicale, étude du vocabulaire confédéral des centrales ouvrières françaises - 1971-1976, P.U.F., 1982.
- O. Ducrot et al., Les mots du discours, Editions de Minuit, 1980.
- F. Jacques, L'espace logique de l'interlocution, P.U.F., 1985.

Caractéristiques Proposition	Marque énonciative	Nombre	Modalisation sur nombre	Modalisation sur occuper
P <sub>1</sub>	pour moi	1500	∅	venir occuper
P <sub>2</sub>	∅	1500	Moyenne de 1500	ont participé à l'occupation
PP	pour moi		le gars	rentrer au moment de l'occupation = qui occupait, automatiquement
P <sub>3</sub>	disons moi je dis	1500	au moins	
Q	évidemment disons	300	environ, quoi peut- être, enfin c'est un chiffre	<u>occuper vraiment,</u> à temps complet
P <sub>4</sub>	∅	1500	∅	<u>ont participé à l'occupation</u> d'une manière ou d'une autre

Tableau résumant la première partie de l'argumentation  
de L. TOU.....